

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 84

Number 1 *Littératures francophones et environnement*
: espaces, espèces et territoire

Article 6

6-1-2015

L'inscription territoriale de la peur dans le roman urbain camerounais de langue française

Étienne-Marie Lassi
Université du Manitoba

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Lassi, Étienne-Marie (2015) "L'inscription territoriale de la peur dans le roman urbain camerounais de langue française," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 84 : No. 1 , Article 6.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol84/iss1/6>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Étienne-Marie LASSI
Université du Manitoba

L'inscription territoriale de la peur dans le roman urbain camerounais de langue française¹

Résumé : Cet article analyse les réalités sociopolitiques et géographiques urbaines camerounaises représentées dans les romans ainsi que les effets littéraires produits par cette mise en fiction des espaces urbains. S'appuyant sur les concepts de l'écologie de la peur et de territoire existentiel, il montre que dans le roman urbain camerounais, l'environnement physique est un facteur de l'instabilité des individus et des collectivités. Il conclut que l'environnement urbain cristallise les peurs et les angoisses politiques, sociales et psychologiques et se présente comme un enjeu important tant dans l'interprétation du texte littéraire que dans la résolution des crises postcoloniales.

Cameroun, écologie, peur, quartier informel, roman urbain, territoire

Le développement urbain et ses corollaires font partie des problèmes majeurs auxquels tous les pays du monde doivent faire face. Du fait de son importance dans la civilisation contemporaine et parce qu'elle se prête à une multitude d'approches critiques, la ville est le champ d'étude de nombreuses disciplines universitaires, y compris la littérature. On reconnaît à cette dernière, entre autres pouvoirs, celui de remodeler notre perception de la réalité. Mais, n'étant qu'une médiation entre le lecteur et le réel, les œuvres littéraires, notamment les fictions romanesques, ne peuvent remplir cette fonction sans toutefois se laisser façonner par le monde dont elles projettent l'image. D'où l'intérêt d'étudier l'environnement dans le roman urbain camerounais, afin d'analyser aussi bien les réalités sociopolitiques et géographiques urbaines romancées que les effets littéraires produits par cette mise en fiction des espaces urbains.

Dans une revue de quelques études géographiques, anthropologiques et sociologiques portant sur la ville en Afrique, Yves Bertrand Djouda Feudjio présente la ville africaine comme un

¹ Cet article s'inscrit dans le cadre de mon projet de recherche sur les discours environnementaux dans le roman francophone en Afrique Centrale subventionné par le Conseil des recherches en sciences humaines du Canada (CRSH).

« laboratoire » où l'on peut observer, non seulement les effets du passé colonial et du déficit de compétences politiques et urbaines sur la vie des individus et des collectivités, mais aussi les compétitions socioéconomiques dont résulte le renouvellement au quotidien des identités sociales, politiques et religieuses (2010 : 341-350). Dans la même veine, Jean Philémon Megopé Foondé présente les villes postcoloniales, dans son essai sur la ville de Douala, comme des villes en devenir dont le rapport avec le pays qui les abrite est de l'ordre de la synecdoque : les villes résument les mutations structurelles et conjoncturelles que ces pays subissent en vue de s'adapter aux exigences politiques, économiques, sociales et culturelles du monde contemporain (2011 : 12). Cette conception de la ville comme un aperçu représentatif de la vie nationale pourrait expliquer l'intérêt des romanciers africains pour l'univers citadin : la ville leur permet non seulement d'inscrire leur fiction dans un cadre sociohistorique réaliste, mais aussi d'aborder des questions de divers ordres émanant de ces lieux de fortes concentrations humaines, ainsi que l'attestent les nombreuses études consacrées à l'espace urbain dans le roman africain.

De la ville romanesque au roman urbain

Dans un des tout premiers essais sur la ville dans le roman africain, Roger Chemain expose les présupposés idéologiques de la représentation des villes dans les romans francophones. Il y affirme que les villes précoloniales des romans historiques comme *Doguiçimi* de Paul Hazoumé invalident les thèses eurocentriques qui contestent l'existence de grandes civilisations africaines antérieures à la colonisation, tandis que la structure ségrégationniste des villes dans les romans représentant les époques coloniale et postcoloniale illustre les injustices, les conflits culturels ainsi que les méfaits de l'exode rural orchestrés par le colon et les régimes postcoloniaux (Chemain, 1981). Pour Cilas Kemedjio, l'inscription de la ville dans le roman postcolonial se lit comme une métaphore qui rend compte du drame des ex-colonisés précipités dans un monde soumis au rythme effréné de l'Occident. Il soutient que la vie urbaine apparaît dans les textes de Mongo Beti et de Patrick Chamoiseau comme un projet impossible, car les conditions socioéconomiques précaires de la ville brisent les rêves des populations et en font des immigrants incapables de se soustraire à la solidarité ethnique. Ce qui y tient lieu de ville est en fait une « urbanisation communautaire » que Mongo

Béti associe au chaos et présente comme un indice de l'échec de la gouvernance postcoloniale, tandis que Chamoiseau la représente comme « l'imaginaire de la débrouillardise » et l'expression des résistances populaires (Kemedjio, 2002 : 136-150). Claire Dehon pense également que le choix d'inscrire les actions du roman dans un espace physique particulier constitue l'un des ressorts du réalisme littéraire en Afrique. C'est d'ailleurs le cadre spatial de la fiction qui permet à cette auteure de classer les œuvres qu'elle analyse en romans de la campagne et en romans de la ville (Dehon, 2002).

Si ces études analysent bien les enjeux thématiques et idéologiques de l'inscription de la ville dans le roman, elles ne précisent pas, par contre, les critères essentiels qui définissent les romans de la ville. La seule caractéristique constante convoquée pour classer un roman dans cette catégorie semble le cadre spatial urbain dans lequel l'intrigue se déploie, peu importent la nature des événements qui constituent cette intrigue et le statut fictif ou réel de cette ville romanesque. Bien que les questions environnementales que nous examinons ici se situent dans le prolongement des enjeux urbains dans la littérature que ces études abordent, tous les romans traitant de la ville ne seront pas considérés comme des romans urbains. Le roman urbain est, du reste, devenu un sous-genre qui se définit clairement par le double ancrage spatial et temporel, la thématique dominante et les visées spécifiques des œuvres qui s'en réclament, ainsi que l'écrit Christina Horvath. Aussi, située dans une ville réelle, l'intrigue du roman urbain ne cherche-t-elle pas le dépaysement du lecteur, mais porte « les marques intrinsèques de l'actualité ou d'un certain engouement pour l'air du temps (rues, objets, décors, pratiques, habitudes et rituels quotidiens) » (Horvath, 2007 : 16). Au regard de cette définition, les romans tels que *La divine colère* et *Silikani* d'Eugène Ébodé, *La petite fille du réverbère* et *Les honneurs perdus* de Calixthe Beyala ainsi que *La promesse des fleurs* de Patrice Nganang qui décrivent le mode de vie urbain contemporain du Cameroun en prenant pour décor la topographie réelle de Douala (pour les quatre premiers) et de Yaoundé (pour le dernier) se présentent, sans aucun doute, comme des romans urbains. La reprise des noms propres des quartiers, des rues, des bars et de bien d'autres institutions et édifices connus ancrent ces récits dans une époque et dans un espace tellement précis que le décor devient aussi important que l'intrigue. On pourrait d'ailleurs

reprendre, au sujet de ces romans, le constat de Horvath sur le roman urbain français :

Ces romans cherchent à retracer la physionomie d'un quartier, à peindre ses habitants et leur mode de vie. L'intrigue ne pourrait pas aisément être transférée d'un quartier à un autre puisque sa localisation témoigne des préoccupations spécifiques, telle que la peinture ethnographique d'un milieu ou la préservation d'un patrimoine culturel ou architectural. Cette visée documentaire semble particulièrement marquée dans les récits axés sur la représentation des quartiers populaires ou des banlieues difficiles, qui tendent à mettre leur intrigue entièrement au service de la description d'un milieu ethnique ou socioculturel bien précis (2007 : 25-26).

Autrement dit, le roman urbain procède d'une articulation du réel et du fictif. L'intrigue imaginaire permet d'illustrer les stratégies réelles d'appropriation des espaces urbains par les individus et les collectivités. Ces espaces, combinés aux habitudes et aux pratiques qui les caractérisent et les distinguent des espaces voisins, se présentent ainsi comme des « territoires existentiels » au sens où Félix Guattari l'entend, c'est-à-dire un cadre singulier susceptible de devenir « "habitable" par un projet humain », pourvu qu'il ait été au préalable domestiqué par un ensemble de *praxis* constituant l'art de « l'éco » (1989 : 49). Mais le territoire existentiel étant produit par l'interaction entre la nature (nature humaine et environnement physique) et la culture ou, en d'autres termes, par la relation entre les écosystèmes et les univers de référence sociaux et individuels, Guattari soutient que les *praxis* de la transformation de l'espace en habitat humain ne devraient pas « séparer l'action sur la psyché, le socius et l'environnement » (1989 : 32).

L'écologie de la peur

Il en ressort que les problématiques écologiques relèvent de trois ordres qui s'entremêlent, notamment l'écologie environnementale, l'écologie sociale et l'écologie mentale. En conséquence, l'aménagement de l'espace en territoire habitable ne se limite pas à la reconfiguration du milieu physique en vue de minimiser les risques de catastrophes naturelles et les conséquences fâcheuses de l'action humaine sur l'environnement. Il tient compte de l'écologie de l'imaginaire, c'est-à-dire de l'ensemble des représentations mentales, individuelles ou collectives, qui échappent parfois au contrôle du

sujet mais surdéterminent son interaction avec son entourage naturel, institutionnel, architectural ou social. La domestication de l'espace est aussi tributaire des systèmes d'identification collective par lesquels un groupe social se constitue en communauté et prend possession de son contexte existentiel. L'espace est alors investi de valeurs, de pratiques, de savoirs et de savoir-faire qui déterminent la sensibilité et la sociabilité au sein du groupe et confèrent à chacun des membres le sentiment d'appartenance. Ce sentiment d'appartenance se dédouble en sentiment de confort et de sécurité que les individus n'éprouvent que parmi les membres de leur groupe ou à l'intérieur du périmètre géographique délimité par les valeurs et les modes d'expression culturelle dans lesquels ils se reconnaissent. Dans la plupart des romans urbains camerounais, la recherche de ce confort et de cette sécurité est l'un des ressorts majeurs de l'intrigue. Et quand cette quête de la sécurité, balisée de repères connus, s'ancre dans un espace référentiel réel, Douala ou Yaoundé notamment, les romans donnent à voir des personnages inquiets dont l'interaction avec l'environnement est motivée par la peur. La peur irrationnelle de certains écosystèmes et éléments naturels, la peur logique de catastrophes naturelles somme toute prévisibles, les mesures politiques ou économiques suscitées par l'appréhension des autorités publiques à l'égard de certains espaces et groupes localisés, voilà autant de motivations qui sous-tendent la plupart des opérations d'aménagement du territoire et font de l'écologie urbaine l'expression d'une crise entre le citoyen et son environnement.

Il est important de signaler que la notion de l'écologie de la peur, pour servir de grille d'analyse littéraire, doit être reprécisée car elle est déployée dans d'autres sciences et contextes sociaux avec d'importantes nuances. En écologie environnementale, la notion de l'écologie de la peur désigne plutôt une stratégie controversée consistant à préserver un certain équilibre dans un écosystème donné par le moyen de la peur. Oscar Horta explique cette pratique et en dénonce le caractère anthropocentriste et spéciste dans son article sur la réintroduction des loups dans des parcs aux États-Unis d'Amérique et dans les *Highlands* écossais. Pour préserver certains végétaux de la voracité des wapitis et des cerfs, des loups sont importés et réintroduits dans leur zone de pâturage. La peur du prédateur déstabilise émotionnellement les herbivores, les éloigne de leur aliment de prédilection, les contraint à la malnutrition et, en bout de ligne, affecte leur santé et leur reproduction. Le pâturage

déserté devient un « paysage de la peur » alors que la relation interspécifique intentionnellement mise en place pour réduire la population de certaines espèces se décrit comme « l'écologie de la peur » (Horta, 2012 : site internet). Claude Allègre et Luc Ferry emploient ce même concept dans un registre politique ou idéologique et l'opposent à « l'écologie de la raison ». L'écologie de la peur désigne alors les postures sociopolitiques et les discours médiatiques alarmistes qui, en dépit des arguments scientifiques contredisant leurs thèses, lisent l'avenir de la planète à travers le prisme de l'involution. Concept éminemment anti-écologiste, l'écologie de la peur est péjorativement présentée comme une idéologie écocentrique qui, à force de voir en toute action humaine un risque environnemental, s'inscrit contre la croissance économique et le progrès technologique, puis installe l'humanité dans une psychose permanente des catastrophes écologiques (Allègre, 2012). En simplifiant le concept pour l'appliquer à la littérature camerounaise, on pourrait souligner que l'écologie de la peur caractérise tant les relations problématiques de l'humain avec son entourage non-humain que les rapports de force entre humains dans un territoire existentiel donné et les discours pessimistes sur la survie de tels territoires. En effet, dans le roman urbain camerounais, l'écologie de la peur se traduit par des restructurations de l'espace visant à endiguer une menace environnementale (environnement physique ou social s'entend), par l'expression d'une profonde nostalgie, proche de l'angoisse crépusculaire, à l'égard de lieux symboliques jugés en perte et par la représentation culturelle négative de la nature qui associe certains environnements à la maladie et au vice. De ce point de vue littéraire, l'écologie de la peur se rapproche des thèses de Mike Davis sur le rapport entre l'environnement urbain et l'imaginaire du désastre. L'essai de géographie urbaine de cet auteur américain part des faits géologiques, des événements météorologiques et de l'histoire sociopolitique de la ville de Los Angeles pour expliquer le statut de ville-catastrophe dont cette métropole jouit dans l'imaginaire littéraire et cinématographique (Davis, 1999).

Le bidonville, un paysage de la peur

Bien avant leur représentation littéraire, la ville de Douala et, dans une moindre mesure, celle de Yaoundé charriaient déjà dans l'imaginaire populaire la réputation d'habitats à risque. Comme

dans la plupart des villes du tiers-monde dont le développement de certains secteurs résulte d'une urbanisation non contrôlée, ainsi que le remarque Megopé Foondé, quelques quartiers de Douala et de Yaoundé sont le produit d'une sorte d'urbanisation spontanée (2011 : 235). Si l'aménagement du centre urbain obéit à un schéma directeur, l'extension de la ville au-delà du périmètre administratif relève de l'anarchie, les populations s'installant au hasard d'affinités diverses et de contingences socioéconomiques sur des espaces non lotis à la périphérie de la ville. Prenant les autorités publiques de court, ces populations étendent la ville à des espaces précaires tels que des zones inondables ou des flancs de colline instables, au mépris des risques environnementaux et sans se soucier de la disponibilité des équipements et des institutions inhérentes à la vie urbaine. En l'absence des routes et des services appropriés (adduction d'eau, électricité, police, ramassage des ordures, pompiers...), les catastrophes humaines succèdent aux désastres écologiques et alimentent la une des journaux : des inondations aux incendies en passant par les glissements de terrain, les épidémies, les intrusions spectaculaires de voleurs ou d'animaux sauvages et les avis de déguerpissement émis par les pouvoirs publics, ces secteurs de Douala et de Yaoundé apparaissent comme des zones de tous les aléas humains et naturels. Ces quartiers d'origine spontanée et se développant dans l'informel jouissent d'un statut ambigu. Ni ruraux ni tout à fait urbains, ils nourrissent des préjugés, servent de décors à des anecdotes et soulèvent un nombre important de questions sociopolitiques que la fiction romanesque récupère aisément.

L'un des principaux problèmes que les romanciers camerounais associent à la disparité des écosystèmes urbains est celui de la marginalisation. Parce que chaque espace est à la fois un lieu concret géographiquement localisé et une production culturelle comme l'indique Lawrence Buell (2005 : 63), les écrivains s'appuient sur les paramètres politiques, économiques et culturels présidant à l'inclusion des quartiers informels de Douala et de Yaoundé dans le discours social pour les mettre en récit dans leurs romans. Les quartiers nés en dehors de la planification des pouvoirs publics et côtoyant la nature dite « sauvage » sont reconstruits dans l'imaginaire social comme des espaces illégaux avant d'être associés au danger. La position sociale des populations démunies que ces espaces accueillent s'en ressent dans la mesure où l'environnement habité influence aussi bien l'identité des habitants que leur perception par les autres. En conséquence, les résidents des quartiers informels

sont perçus, d'une part, comme un danger du fait que leur espace se développe en marge de la législation nationale, des codes urbains et des règles d'hygiène et, d'autre part, comme une communauté en danger à cause des risques écologiques inhérents à leur cadre de vie. Les deux facteurs réunis font des quartiers informels des paysages de la peur, pour ainsi dire, puis inscrivent la précarité et la suspicion au premier rang des composantes de l'identité sociale de ceux qui y habitent.

Frantz Fanon présentait déjà les quartiers urbains périphériques accueillant les ruraux et autres déclassés qui, ayant déserté les terres familiales, tardent à trouver un emploi citoyen décent et constituent un sous-prolétariat urbain comme la porte d'entrée de l'insurrection dans la citadelle postcoloniale. Il écrit à ce sujet :

Le bidonville consacre la décision biologique du [(post)colonisé] d'envahir coûte que coûte, et s'il le faut par les voies les plus souterraines, la citadelle ennemie. Le lumpen-prolétariat constitué et pesant de toutes ses forces sur la « sécurité » de la ville signifie le pourrissement irréversible, la gangrène installée au cœur de la domination [(post)coloniale] (2002 : 126).

Ce rapport de défiance entre le centre urbain, siège des institutions et du pouvoir, et la périphérie dont la maîtrise lui échappe est représenté dans *La promesse des fleurs* d'Alain Patrice Nganang à travers le récit parabolique de la naissance d'un quartier populaire de Yaoundé. L'histoire allégorique de ce quartier fondé par un voleur et qui n'a pas de nom propre, puisqu'on le repère seulement par allusion à des édifices publics connus, à savoir « derrière l'École de police » ou « derrière Combattant », explique aussi bien les raisons pour lesquelles l'endroit inspire la peur à l'administration que la relation presque biologique qui lie les populations à leur environnement. Plus précisément, le récit de Nganang met en exergue le double processus de la socialisation de la nature et de la naturalisation des rapports sociaux : le caractère sauvage et incontrôlable des éléments naturels contamine la perception sociale des humains à la filiation sociopolitique incertaine qui en sont proches, de sorte que l'expression de l'altérité se déplace du champ culturel de la différence entre humains au registre biologique de la différence entre l'humain et le non-humain.

Le voleur en question se cachait de la lumière du soleil, de la splendeur de la rue, de la beauté du jour. Il passa des années dans

les marécages, et comme il était un homme, il coucha avec les herbes – certains disent sur les herbes, mais cela revient au même. Il coucha avec les arbres (ou sur les arbres), avec les cailloux (ou sur les cailloux), avec les poissons (mais comment peut-on coucher sur un poisson qui nage?) pour se libérer de l'eau qui l'inondait, et se multiplia énormément.

Il vint au monde ces êtres difformes que l'on voit encore aujourd'hui aller mourir en cachette dans leur lit de misère, qui avec un pied plus court, parce que issus de l'union de l'homme avec un buisson; qui avec le ventre trop gros, parce que nés de l'union avec un gros caillou, qui avec les yeux éclatés, parce que nés de la rencontre avec une taupe, qui avec la peau écaillée, parce que à moitié fils d'un fier silure; il vint au monde ces hommes difformes que nous sommes encore aujourd'hui (Nganang, 1997 : 14-15).

Dans cette allégorie, le quartier informel s'associe donc au crime, à l'immoralité, à la misère, au refus de la loi et de la civilisation, bref au chaos qui se traduit ici par la dégénérescence de l'humain et qui menace d'engloutir la ville.

Pareillement, le quartier de New Bell est décrit à travers le prisme du dégoût et de la méfiance dans *La petite fille du réverbère* et *Les honneurs perdus*, sous la plume de Calixthe Beyala. Dans *La petite fille du réverbère*, la grand-mère de la narratrice, en venant s'installer à Kassalafam (un secteur de New Bell), se définit d'emblée comme une ennemie de la ville. « Il est temps d'affronter l'ennemi », dit-elle, avant de partir d'Issogo, son village qui périclité du fait de l'attrait exercé par Douala sur les jeunes villageois. Le quartier est décrit à travers son regard comme un champ de ruines où les humains et les bestioles de toutes les espèces cohabitent. Cependant, c'est la jeune narratrice qui explicite la relation entre ce cadre de vie et la représentation sociale de ses habitants :

Ceux qui y naissent, comme moi, portent la marque indélébile de ce quartier, de ses déboires, de ses angoisses, de ses eaux pourrissantes, de ses mélancolies, de ses rires, de ses pleurs, de ses peurs et de ses miradors infernaux. Ils s'y attachent non comme on s'attache à un cadre d'enfance ou d'adolescence, mais comme à un sceau (Beyala, 1998 : 57).

Comme chez Nganang, l'un des principaux effets de ce cadre putride sur ses habitants est de les déshumaniser, ainsi que le sobriquet de la narratrice le montre. On l'appelle Tapoussière, au lieu de Beyala B'assanga, jusqu'à ce que son succès au certificat lui vaille un nom plus humain, à savoir la petite fille du réverbère.

Dans *Les honneurs perdus*, Beyala revient sur l'aspect désastreux du quartier, mais elle insiste surtout sur l'hétérogénéité de sa population décrite comme une faune inclassable et débordante d'activités. « Lieu de honte pour les autorités » (1996: 12), ce coin multiethnique de New Bell où s'exercent tous les métiers informels légaux et illégaux symbolise l'insaisissable, du fait de son statut bâtard par lequel il échappe au contrôle du pouvoir.

En conséquence, c'est dans le registre de l'étrange que les pouvoirs publics intègrent les quartiers informels dans la gestion quotidienne de la cité, ce qui aboutit à une communication fondée sur la terreur entre la ville et sa périphérie. La peur du chaos amène les autorités à traiter les quartiers spontanés en « *social control districts* » (Davis, 1999: 383), c'est-à-dire en environnements dans lesquels on déploie un surplus de mesures et de ressources visant à contenir un danger social. Le ressort territorial de telles mesures, en épousant le contour des frontières écologiques du quartier, débouche sur la stigmatisation des habitants et ajoute l'exclusion sociopolitique à leur marginalisation géographique. Nganang résume toutes les formes de contrôle subies par les populations du quartier informel ainsi que le sentiment de mépris et de rejet qu'elles en éprouvent à travers la présence ubiquitaire de la police aux frontières de ce secteur de Yaoundé :

La police ne bougeait pas, dans son incessante métamorphose. Elle devenait au pire des cas, les Services d'Hygiène Publique, les Services de la Mairie, le Bureau Chargé du Délogement, l'Office National des Forêts, le Service des Populations, l'Agence de Dératisation, la Commission de Lutte Contre la Malaria, ainsi de suite (1997: 13).

Les divers visages de la police illustrent les risques associés à cet environnement péri-urbain dans le discours social: désordres sociopolitiques, épidémies, invasions animales... Ce sont les mêmes risques, circonscrits avec les mêmes moyens et avec les mêmes conséquences psychosociologiques que Beyala évoque dans ses romans. Dans ces textes, en effet, les rares incursions des pouvoirs publics à Kassalafam ou à New Bell sont le fait des militaires venus exécuter des maquisards, ces « voleurs dont le but essentiel était d'apporter le désordre dans notre pays » (1998: 157), ou assurer la sécurité d'un agent du gouvernement de passage. Et la plupart du temps, l'autorité gouvernementale se manifeste à travers les experts en hygiène et les professionnels de la santé publique. Dans

Les honneurs perdus, ces experts arrivent à la suite d'une épidémie de choléra ayant affecté toute la ville de Douala pour vacciner les habitants de New Bell, soupçonnés d'être les principaux vecteurs du virus, et leur prescrire des « cours d'hygiène obligatoires [...] sous peine de prison » (Beyala, 1996 : 168).

La logique de cette intervention des pouvoirs publics crée une relation étroite entre le statut d'un environnement et l'aptitude de ses habitants à se soumettre à la loi et aux règles d'hygiène. Le désordre social apparaît ainsi comme une conséquence majeure du désordre environnemental, de sorte qu'il devient difficile, voire impossible, d'instituer l'ordre social désiré sans discipliner l'environnement au préalable. François Terrasson explique cette corrélation entre la gestion des humains et la gestion de l'environnement naturel en partant du fait que, dans toutes les sociétés humaines, le naturel renvoie au spontané, c'est-à-dire à tout ce qui fonctionne indépendamment de la volonté et du contrôle de l'humain. La nature inquiète par son « impression de vitalité excessive », par le trop grand nombre de ses « forces vives » qu'on ne peut aisément repérer, surveiller et contrôler (Terrasson, 2012:123). La nature extérieure fait ainsi écho à la nature intérieure de l'humain dont les désirs, les peurs, la tristesse, bref toutes les émotions possibles se déclenchent et s'expriment malgré lui, à tel point que « les sociétés qui détruisent la nature sont aussi des sociétés de répression émotive » (Terrasson, 2012 : 59). Les sociétés décrites dans les romans camerounais, même si elles laissent libre cours à certaines émotions, se caractérisent par la répression de l'expression sociopolitique. Le contrôle de cette expression y est effectivement associé à la maîtrise de l'environnement non aménagé dans lequel prospèrent les quartiers informels et des formes variées de prise de position sociopolitique spontanée. Il s'agit alors de substituer aux infrastructures frêles et anarchiques des populations locales, qui s'érigent aisément sans grande modification de l'environnement naturel ou plutôt en subissant les caprices de la nature, des structures lourdes et permanentes qui défigurent durablement le paysage. Pour reprendre un argument de Michel Ragon, les plans d'aménagement urbain qui misent sur des structures en briques, pierres et métaux pour incarner les idéologies étatiques et célébrer les princes qui les font construire remplacent l'architecture populaire, autochtone, spontanée et anonyme qui, du fait qu'elle s'érige de manière organique en faisant appel à l'autoconstruction, à l'autodéplacement

et à l'autonomie alimentaire, se conforme mieux aux idéaux de la démocratie et de la gestion participative et écologique de la société (Ragon, 1977 : 11). Dans *Les honneurs perdus*, en plus de la descente des forces de l'ordre et des équipes médico-sanitaires, le gouvernement se manifeste par ses promesses de construction des routes et ses fonctionnaires chargés de détruire les habitations de fortune et de chasser les animaux dits sauvages. C'est aussi en s'attaquant à la nature environnante que les populations du quartier elles-mêmes espèrent juguler le choléra : on vide les puits, on draine les rivières, on tue les serpents et les crocodiles.

Le quartier dit derrière l'École de police dans *La promesse des fleurs* de Nganang subit le même sort. Il est finalement détruit et ses habitants sont expulsés pour, dit-on, les sauver de la furie du marigot sur les bords duquel ils s'étaient installés. Revenu quelques années plus tard, Soumi, le narrateur, constate :

Je me suis promené au milieu de la forêt nouvelle, qui avait pris la place de nos vies éteintes ou dispersées. J'ai admiré la beauté de ces eucalyptus plantés avec minutie, avec symétrie, avec justesse, avec labeur et peine, plantés en carrés réfléchis, bien mesurés et tracés d'avance, planifiés. Une forêt sans aucun arbre qui tombe de travers, sans aucune branche qui se perde sur le chemin, sans aucune racine qui apparaisse soudain aux pieds des arbres, pour vous faire trébucher dans votre marche et tomber. Une forêt en plein milieu de la capitale, pour lui donner un nouveau souffle d'air frais, en ces temps de pollution, une forêt, non pas de celles qui pullulent des deux côtés de l'Équateur. Une forêt singulièrement ordonnée (Nganang, 1997 : 216).

Il apparaît clairement ici que le factice a remplacé le naturel ou, du moins, l'organique. En réalité, même si le marigot continue sa course éternelle et que les arbres ont pris la place des humains sur ce site devenu « parc naturel », il faut reconnaître qu'il n'y existe plus de nature au sens premier du terme car, comme l'écrit Terrasson, « la sensation de présence de celle-ci réside dans l'existence du spontané, du non-volontaire, de la possibilité d'échapper largement à la marque des hommes » (2012 : 66). Dans le roman de Nganang, la marque des hommes qui subissent les aléas de la nature et qui sont assimilés à cette dernière du fait de l'imprévisibilité de leurs attitudes sociopolitiques est remplacée par celle des hommes du pouvoir capables d'imposer une discipline à la nature. L'extrait du roman cité plus haut devient alors ambigu, le terme « pollution » pouvant se lire à deux niveaux. En prenant l'expression au sens

propre, le rappel ironique de la situation géographique de Yaoundé au cœur de la forêt équatoriale indique qu'il n'y est pas indispensable de recourir à une forêt d'eucalyptus dérisoire pour combattre la pollution atmosphérique. Au sens figuré, la pollution renvoie au désordre sociopolitique et à la honte que causaient les populations déguerpies et l'air frais retrouvé signifierait la paix sociale obtenue à la suite de leur éviction.

Les risques écologiques et les peurs enfouies

Bien que les narrateurs des romans urbains camerounais déplorent la transformation de l'environnement dans lequel les populations se fondent pour échapper au harcèlement des pouvoirs publics, ils s'attèlent en même temps à décrire le fardeau que cette nature rebelle représente pour ses habitants. Beyala revient incessamment sur la pluviométrie de Douala qui affecte particulièrement le quartier de New Bell. Ici les rivières débordent de leurs lits, puis inondent les maisons et les latrines dont les contenus nauséabonds se déversent dans les rues. Cette « punition du ciel » (Beyala, 1998 : 139), pour reprendre l'expression de la narratrice de *La petite fille du réverbère*, impose aux habitants une architecture spécifique, à savoir des habitations surélevées décrites comme « des miradors infernaux » (Beyala, 1996 : 11), de même que des conditions de vie tellement précaires que les actes quotidiens les plus banals deviennent des risques : la chaleur humide et les moustiques rendent le sommeil hasardeux tandis que les parasites transforment la consommation de légumes verts en grave danger. Les habitations et les options gastronomiques portent ainsi la marque de la peur de l'environnement.

La nature qui protège et châtie est décrite de manière plus dramatique chez Nganang. Le fondateur du quartier « derrière l'École de police » n'a pas seulement fait corps avec la nature pour échapper aux forces de l'ordre. Il l'a aussi affrontée dans un combat épique. Ce premier homme, dont l'identité se brouille dans la deuxième version du mythe des origines du quartier – il n'est plus ni un maquisard ni un bandit, mais un commerçant –, livre un combat riche en métamorphoses avec un serpent boa. Les différents visages que prennent le boa et l'homme dans leur lutte sans merci, à savoir la pluie, l'arbre, le feu, le forgeron, la maison et le marigot,

évoquent, d'une part, les divers éléments naturels qui rendent le lieu hostile à l'homme et, d'autre part, les moyens dérisoires que l'homme oppose à cette nature furibonde. Ruiné et ayant échoué dans ses tentatives d'apaisement du boa qui a pris la forme définitive du marigot, l'homme subit au quotidien les assauts du cours d'eau qui inonde sa fragile demeure. Les diverses métamorphoses du boa font aussi écho aux formes variées de la présence policière mentionnée plus haut. Il en ressort que les habitants des quartiers spontanés subissent une double pression, celle des institutions sociopolitiques agressives et celle d'un environnement physique hostile. Dans ces conditions, le rapport entre les populations ainsi harcelées et leur espace vital devient problématique. Les traumatismes consécutifs à la violence sociale et à l'agressivité de l'environnement affectent la perception de ce cadre par ceux qui y vivent et compliquent le processus d'appropriation des territoires existentiels tant au niveau individuel qu'au niveau collectif.

Dans les romans urbains camerounais, les personnages se retirent très souvent dans les endroits les plus naturels de la ville ou du quartier pour se soustraire aux contraintes de la vie socio-urbaine. Les jeunes personnages de Nganang et de Beyala apprécient particulièrement les abords des rivières et des marécages, tandis que le protagoniste d'Eugène Ébodé s'essaie avec passion à la plongée dans le Wouri. Mais l'éloignement de l'univers social ne garantit pas toujours la sérénité du sujet qui, dans la nature, se trouve confronté à lui-même car, comme l'écrit Terrasson, la nature nous met face à notre inconscient et favorise l'épanchement des émotions refoulées, des désirs interdits et des inquiétudes enfouies. Les pulsions incontrôlées et le désordre émotif, ne pouvant s'exprimer dans un langage rationnel, s'associent alors aux éléments naturels déjà dotés de signification symbolique dans l'imaginaire social (Terrasson, 2012 : 77). L'appréhension de certaines épreuves de la vie sociale ou affective se traduit ainsi par la peur de la nature dans les romans camerounais. Quand la psychose du choléra s'installe à New Bell dans *Les honneurs perdus*, c'est dans leur environnement immédiat que les populations trouvent les éléments pour incarner leur crainte. Elles croient que le mal est logé dans les marécages ou sous les tas d'ordures et se le représentent en bête longue comme trois vipères, grosse comme six éléphants ou verte comme les feuillages dans lesquels elle se cache.

La peur des désirs sexuels mal assumés et susceptibles de la réprobation familiale ou sociale prend aussi le visage de la nature en s'associant à la crainte de l'eau et des animaux sauvages. Dans un épisode des *Honneurs perdus*, avant d'être embrassée de force par Effarouché et de découvrir avec frayeur le désir sexuel, Saïda, une jeune fille qui tient à garder sa virginité jusqu'au mariage, relève sa robe pour découvrir ses cuisses, trempe les pieds dans l'eau du marécage et fait fuir une vipère. De même, dans *La promesse des fleurs*, le serpent apparaît comme la manifestation d'une pulsion sexuelle censurée. Alors que Soumi, le narrateur, et Meka, son ami, épient une femme dérangée qui se baigne dans le marigot, le premier résiste à l'élan qui, dans « son bas-ventre », l'incite à « se jeter aux pieds de la beauté » (Nganang, 1997 : 37), tandis que le second se dénude et se laisse aller à la masturbation. Lorsque Soumi détourne son regard de la baigneuse vers son compagnon en extase, il a l'illusion que ce dernier « était devenu sans qu'[il] y prenne garde, comme un serpent rampeur qui à [ses] pieds venait [le] punir d'avoir regardé la déesse se baigner » (Nganang, 1997 : 38). Cette interprétation de l'eau et du serpent comme une représentation du désir sexuel peut s'appuyer sur les thèses psychanalytiques de Terrasson qui soutient que l'eau, en même temps surface et profondeur, laisse émerger tout ce qu'on souhaite enfouir au plus profond de son âme tandis que le serpent évoque les organes concrets et la sexualité en tant que forme majeure du non volontaire. Dans l'imaginaire culturel camerounais tel qu'on peut le voir dans les légendes urbaines par exemple, les cours d'eau sont le lieu d'apparition des sirènes et des fées, ces belles femmes au pouvoir magique de séduction venues d'un autre monde pour conquérir et soumettre les hommes. Quant au serpent, il représente une force occulte qui, prenant la forme de vieux hommes riches, attire des jeunes filles cupides et légères pour se repaître de leur énergie vitale. La presse relaie d'ailleurs souvent ces anecdotes incroyables de jeunes filles avalées par un homme devenu serpent au cours des ébats sexuels². Dans tous les cas, qu'on se réfère aux arguments de Terrasson ou aux mythes urbains, l'environnement naturel devient, dans le roman urbain camerounais, le miroir d'une nature humaine oppressive et l'écran sur lequel se projettent certains peurs sociales.

² À titre d'exemple, on peut mentionner les articles du *Messageur* du 19 novembre 2013 : « Sur les traces du boa de Buea » ; de *Mutations* du 11 novembre 2013 : « Buea : Un homme se transforme en serpent et avale une étudiante » ; ainsi que de *cameroon-info.net* du 28 septembre 2013 : « Une fille surprise en train de se transformer en serpent ».

Bien qu'associée à la négativité et au mal, la nature urbaine remplit une fonction sociale importante en fournissant aux habitants des symboles familiers pour exprimer leurs angoisses. On l'a dit plus haut, l'enjeu principal dans les quartiers informels que décrivent les romans urbains camerounais est de transformer un espace (géographique et social) hostile en territoire existentiel. Le problème urgent à régler pour ces populations de l'entre-deux, ni rurales ni tout à fait urbaines, est donc celui de l'appartenance et, en l'absence d'une politique d'intégration sociale cohérente, la tentation est grande de recourir à une socialisation spontanée fondée sur les « anciens quadrillages rituels et religieux du socius », ainsi que l'écrit Guattari (1989: 65). C'est ainsi qu'en reportant les angoisses urbaines, jusque-là inconnues, sur l'environnement naturel, les immigrants du monde rural leur donnent la forme concrète d'un problème connu. Les puissances du monde rural sont alors substituées à celles de l'univers urbain et la peur qu'elles inspirent fonctionne comme un mode de territorialisation de la ville par la culture de l'arrière-pays. La pauvreté, la violence, le sentiment d'impuissance et l'esprit de compétition qui rendent la vie urbaine difficile se traduisent alors au quotidien par des archaïsmes ruraux.

Ainsi, dans *La promesse des fleurs*, les habitants du quartier « Derrière l'École de police » expliquent la misère rampante qui les accable, le chômage et les échecs scolaires des jeunes ainsi que leur état de santé précaire par la présence d'un serpent-génie maléfique dans le marigot qui traverse ce secteur de la ville. De multiples problèmes insolubles se ramènent de ce fait à la seule figure d'un monstre connu et domptable. Aussi, après la visite de l'exorciste venu débarrasser le quartier du reptile et des malheurs que celui-ci cause, le sentiment d'impuissance généralisée s'efface-t-il au profit de l'espoir d'une vie décente d'hommes et de femmes respectables. Pareillement, dans les romans de Beyala, les échecs, les accidents et les maladies s'expliquent par la pratique de la sorcellerie. Le père de Saïda, qui crève l'œil d'un voisin au cours d'une bagarre dans *Les honneurs perdus*, devient un homme dragon au pouvoir maléfique alors que, dans *La petite fille du réverbère*, la grand-mère de Tapoussière, accusée de voler le sexe des hommes, est crainte ou admirée, selon les cas, pour ses pouvoirs magiques de nuisance ou de guérison. Ici encore, la relation entre les questions sociales et l'environnement est claire: le sorcier est un adversaire ou un rival dont on attribue le succès à la capacité

d'exploiter des forces de la nature en se métamorphosant en animal ou en manipulant des plantes et des animaux. La transformation magique des problèmes urbains en questions surnaturelles permet aux populations marginalisées des villes de les conceptualiser dans un langage bien connu et, par conséquent, de transposer la culture rurale dans l'univers urbain pour se sentir moins désarmées dans cet espace où le dépaysement est le sentiment le mieux partagé. Abandonnées des pouvoirs publics et soumises aux aléas d'un environnement physiquement et socialement instable, en effet, les populations des quartiers spontanés se considèrent comme en transit dans cet habitat à risques. Les rêves d'ailleurs et les stratégies d'évitement, de la fuite ou d'évasion se signalent alors comme une manifestation conséquente de la peur et un mode de vie urbain.

En finir avec le bidonville : les stratégies de survie

La quête de l'ailleurs apparaît ainsi comme un thème majeur du roman urbain camerounais. Ce thème se développe autour de deux attitudes complémentaires, à savoir le constat désabusé des personnages sur leur univers promis à une fin certaine du fait de la civilisation urbaine d'une part et, d'autre part, la recherche obsessionnelle d'un cadre de vie confortable et sécuritaire qui aboutit souvent à diverses formes d'utopie. Autrement dit, la nostalgie d'un paradis perdu ou en perdition et la reconstitution d'un éden par l'imagination ou par les choix architecturaux traduisent clairement l'ampleur de la crise qui existe entre les citoyens et leur environnement dans les romans urbains camerounais. Cependant, même s'ils sont toujours conçus par opposition aux représentations apocalyptiques des quartiers informels, les nouveaux paradis des romans urbains camerounais prennent des formes variées et abritent des pratiques socioculturelles différentes en fonction de l'âge et de la fortune de chacun.

Encore habités par leurs souvenirs de la campagne, certains personnages, généralement des vieux, situent leur paradis dans le monde révolu de la ruralité et le sentiment d'avoir définitivement perdu cet environnement à cause de l'attrait de la ville sur leurs enfants et sur eux-mêmes accentue leur désenchantement ainsi que leur appréhension du futur. L'extension de la ville va alors de pair avec une certaine angoisse crépusculaire dans les romans urbains

camerounais. Dans *La petite fille du réverbère*, la grand-mère de la narratrice soutient que Kassalafam étant simplement le dépotoir où Dieu a entassé tous les débris issus des travaux de la création du monde, ce quartier ne deviendrait jamais viable, peu importent les efforts de ses habitants. Par conséquent, elle recrée, à travers les contes dont elle berce sa petite-fille, l'Afrique pastorale de son enfance. La grand-mère, « vieille femme perdue au milieu d'un monde qui marchait la tête à l'envers dans la pagaille et le désordre », se déporte ainsi par l'imagination dans un monde où elle est une reine respectée et où le sentiment du clan assure à l'individu la protection de la communauté (Beyala, 1998 : 145). Pareillement, le père de Saïda, dans *Les honneurs perdus*, pense que la seule façon de mettre fin au cycle de la misère urbaine est de retourner au village et au travail de la terre. Il s'agit en fait pour lui de retrouver le rythme de la vie de ses ancêtres. Il est en cela comparable au père de Soumi dans *La promesse des fleurs* de Nganang. Lorsque celui-ci se rend compte que son rêve de s'intégrer à la société urbaine à travers le succès scolaire et professionnel de ses enfants est irréalisable, il s'achète un fusil. Même si ce père désabusé est devenu, au fil des déceptions, un adepte du changement social par la violence, cette arme sert moins à préparer la guerre civile dont il parle tant qu'à raviver le sentiment d'appartenance tribale. Issu d'une lignée de grands chasseurs bamiléké, le père de Soumi revendique par l'achat du fusil un mode de vie ancestral à jamais perdu dans la société urbaine. Ce regard nostalgique des vieux sur le monde rural participe de ce que Mike Davis appelle eschatologie urbaine, une vision alarmiste de la ville conçue comme le lieu de l'extinction de l'humanité ou, du moins, de ses valeurs essentielles. Le fait que ces personnages meurent en ville, sans avoir pu ni concrétiser eux-mêmes leurs rêves de retour à la ruralité, ni les communiquer aux jeunes, justifie amplement le pessimisme ambiant.

Les jeunes sont aussi engagés dans le processus de la fuite mais, contrairement aux vieux, ils s'orientent vers les centres urbains. Ils sont certes préoccupés par les dégâts environnementaux consécutifs au développement urbain, ainsi qu'on peut le voir avec Eugène Ébodé dans *Silikani*, par exemple. Eugène, le narrateur, évoque avec regret ses voyages dans le village maternel situé au cœur de la forêt équatoriale. Ce lieu paradisiaque, où l'homme éprouve le bonheur d'une communication intime avec la nature, est décrit en contrepoint de la ville qui désacralise et détériore

l'environnement. Du reste, si la plongée dans le Wouri offre à Eugène l'occasion de célébrer de nouveau les bienfaits de la nature, elle débouche malgré tout sur le triste constat que le fleuve est devenu un « cimetière marin » où s'entassent tous les débris de la civilisation urbaine. Le désenchantement de l'auteur s'exprime alors à travers une personnification saisissante : « Ainsi, le désordre qui régnait dans les rues de Douala gagnait sournoisement le fleuve. Quand on soulevait les jupes de Douala, le spectacle de ses verrues n'était pas beau à regarder » (Ébodé, 2006 : 146). Mais les jeunes apparaissent plus soucieux des conséquences sociales de leur établissement à la périphérie de la ville. Les représentations stéréotypées des habitants de quartiers informels en cadets sociaux font croire aux jeunes qui y résident que leur environnement entrave leur ascension sociale. Le choix de migrer vers les centres urbains traduit aussi une forme de pessimisme : l'extension de la civilisation urbaine étant inexorable, il devient vital de s'y conformer plutôt que d'en être l'éternelle victime. Voilà pourquoi dans les romans urbains que nous analysons ici, la plupart des jeunes personnages s'engagent dans un itinéraire de fuite des quartiers périphériques, vers le cœur de Douala pour les uns, et vers l'Europe pour les autres. Ceux devant qui ne s'ouvre aucune voie sombre dans la folie et, à l'instar de Samy et Soumi dans *La promesse des fleurs*, errent sur le site déguerpé de leur ancien quartier.

La richesse de quelques personnages leur permet d'isoler leurs habitations de la misère et de la violence urbaines ambiantes pour en faire des sortes d'îlot de confort et de sécurité au cœur du désordre urbain. Cette stratégie de la fuite débouche sur ce que Mike Davis nomme « *off worlds* » dans *Planet of slums* (2007 : 114) ou sur une architecture de la peur, pour reprendre le titre d'un ouvrage de Tunde Agbola (1997). Mike Davis appelle « *off worlds* » des quartiers qui se distinguent du reste de la ville par leur situation périphérique ainsi que par l'insolence de leur beauté et de leur confort. Conçus pour être des répliques de zones résidentielles américaines vulgarisées par les séries télévisées, ces quartiers difficilement accessibles aux badauds, du fait de leur éloignement du centre urbain, évoquent par leurs noms les grandes métropoles que l'imaginaire social camerounais associe à la richesse et au pouvoir. Les romans étudiés ici ne citent pas les quartiers comme Denver ou Santa Barbara créés à partir de l'expérience cinématographique des Camerounais. Cependant, certains quartiers de Yaoundé et de Douala y sont

décrits comme des espaces déterritorialisés, c'est-à-dire des lieux qui, bien que contigus au centre-ville ou même à certains bidonvilles, sont affranchis des usages, des pratiques et des contraintes qui caractérisent généralement les territoires urbains camerounais. C'est en vertu d'une telle culture urbaine spécifique et circonscrite à un espace protégé de l'intrusion des us et coutumes des populations voisines que les quartiers Bastos et Bonabéri apparaissent comme des « *off worlds* » dans les romans respectifs de Nganang et d'Ébodé. Le narrateur de Nganang évoque les villas de Bastos et les compare aux taudis de la Briqueterie pour montrer l'importante différence de niveau de développement qui sépare ces deux quartiers de Yaoundé (Nganang, 1997 : 101). Celui d'Ébodé retrace avec force détails le trajet en autocar qui mène son équipe de football, La Dynamite de Douala, du Foyer des sports situé au cœur de la ville à la résidence de Mouss, le président de l'équipe, dans la banlieue de Bonabéri. Le contraste entre le chaos des quartiers urbains traversés et la quiétude qu'inspire le secteur habité par ce responsable sportif est saisissant : « Le président Mouss nous attendait à Bonabéri, dans sa résidence qu'on avait baptisée "La Maison rose" à cause de la couleur du marbre qui recouvrait les murs. Son domaine s'étendait à perte de vue, au milieu des manguiers, des palmiers et des fleurs tropicales » (Ébodé, 2004 : 165). Si le nom de baptême de cette demeure de luxe évoque la résidence des présidents des États-Unis d'Amérique, son éloignement des dangers sociaux et des risques de pollution sonore ou atmosphérique propres à la ville de Douala ainsi que sa structure externe rappellent plutôt l'architecture de la peur.

Tunde Agbola définit l'architecture de la peur essentiellement comme une conception ultra-sécuritaire de l'habitation. Dans le cas de Lagos qu'il analyse, cela se matérialise principalement sous la forme de maisons fortifiées et cachées des regards indiscrets par de hautes barrières dont les entrées sont contrôlées par de lourdes portes métalliques et des agents de sécurité. Dans les romans urbains camerounais, les demeures des personnalités qui se réclament de la haute société du fait de leurs richesses ou de leur situation sociopolitique se distinguent par ces mêmes caractéristiques. La description de la maison de Mouss dans *La divine colère* commence par le lourd portail qui s'ouvre sur un monde féérique. Le narrateur de Nganang décrit aussi la maison de Chien Méchant, le chef de son quartier, comme une « bastille » à

cause de la gigantesque barrière surmontée de tessons de bouteille menaçants et de fils barbelés qui l'entoure (Nganang, 1997 : 172). La caractéristique commune de ces propriétaires de forteresses est d'être soit des entrepreneurs véreux, soit des receleurs de la fortune publique détournée, soit des relais d'une autorité politique tyrannique. Dans *La divine colère*, le président Mouss se présente comme un assoiffé de pouvoir et de gloire que rien ne rebute, même pas le sacrifice humain. Il a ainsi approuvé l'immolation des supporters de la Dynamite par noyade dans le fleuve Wouri pour que son équipe remporte la coupe du Cameroun. De même, il a ordonné l'implication de Keru, le capitaine de l'équipe, dans un rituel au terme duquel il est constitué esclave dans l'Extrême Nord du pays, à l'insu de sa famille et de ses amis qui le croient mort. La fortune de Mouss proviendrait donc de ce trafic humain. Celle du chef de quartier, dans *La promesse des fleurs*, découle de la collusion avec le pouvoir. En sacrifiant le bien-être collectif à l'autel des intérêts particuliers, ce chef suscite inévitablement la colère du peuple et, par peur des représailles, érige sa demeure en rempart. Si les maisons fortifiées abritent les possessions des riches de la convoitise des pauvres, des malfaiteurs et autres délinquants, nombreux dans les centres urbains, elles protègent aussi l'élite corrompue des révoltes des populations spoliées. Au vu de cet impact de la mauvaise gouvernance et de l'injuste répartition des richesses nationales sur l'aménagement du territoire dans le roman urbain camerounais, l'architecture de la peur pourrait bien s'y interpréter comme une architecture de l'injustice ou de la corruption.

Il apparaît, en conclusion, que le roman urbain camerounais est principalement centré sur l'écologie instable et la précarité sociale des quartiers informels installés à la périphérie des grands centres urbains. Tous les autres espaces, tels que le monde rural et la ville proprement dite, sont toujours évoqués en référence à ces bidonvilles, ce qui incite le lecteur à de constantes comparaisons. Par conséquent, le cadre physique dans lequel se déploie l'intrigue n'opère pas seulement comme un décor. Paramètre majeur de la stabilité sociale et du bien-être individuel, l'espace géographique des villes camerounaises, tout en étant en arrière-plan des actions qui donnent vie au récit et captivent les lecteurs, confère au roman son contexte et sert de médiation entre la fiction et le réel. Ce faisant, il devient un révélateur des questions sociales dans la fiction et une structure importante de la signification de l'œuvre. La mise

en récit des espaces urbains montre clairement le lien étroit qui associe toutes les crises sociales à la crise écologique. La misère et la pauvreté des personnages ainsi que leur inadaptation à la société contemporaine s'expliquent avant tout par l'insuffisante maîtrise de leur cadre de vie. La gestion malheureuse de ce premier échec des individus et des collectivités à transformer des espaces en territoires existentiels expose aussi les lacunes des pouvoirs postcoloniaux. Les politiques urbaines telles que représentées dans les romans camerounais sont réactionnaires, peu imaginatives et si inconséquentes que leurs applications ajoutent des désastres humains aux catastrophes naturelles. La connexion ainsi établie entre l'écologie et les facteurs politiques, sociaux, naturels et humains de l'instabilité des individus et des collectivités explique pourquoi l'environnement cristallise les peurs et les angoisses politiques, sociales et psychologiques en contexte postcolonial. L'environnement se présente dans le roman urbain camerounais, en fin de compte, comme un enjeu important tant dans l'interprétation du texte littéraire que dans la résolution des crises postcoloniales.

Étienne-Marie Lassi est professeur au département de français, d'espagnol et d'italien de l'Université du Manitoba. Son domaine de recherche et d'enseignement couvre le cinéma et les littératures francophones d'Afrique ainsi que l'interaction entre la littérature et le cinéma. Il a notamment publié *Expression cinématographique et création romanesque en Afrique francophone* (Connaissances et savoirs, 2014) et dirigé le collectif *Aspects écocritiques de l'imaginaire africain* (Langaa Research & Publishing CIG, 2013). Ses travaux en cours, subventionnés par le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH), portent sur les discours environnementaux dans le roman francophone en Afrique centrale.

Références

AGBOLA, Tunde (1997). *Architecture of fear: Urban design and construction response to urban violence in Lagos, Nigeria*, Ibadan, IFRA.

ALLÈGRE, Claude (2012). *Écologie de la peur, écologie de la raison*, Paris, Plon.

BEYALA, Calixthe (1998). *La petite fille du réverbère*, Paris, Albin Michel.

-- (1996). *Les honneurs perdus*, Paris, Albin Michel.

BUELL, Lawrence (2005). *The Future of Environmental Criticism. Environmental Crisis and Literary Imagination*, Malden, Blackwell Publishing.

CHEMAIN, Roger (1981). *La ville dans le roman africain*, Paris, L'Harmattan.

DAVIS, Mike (2007). *Planet of Slums*, London/New York, Verso.

-- (1999). *Ecology of Fear. Los Angeles and the Imagination of Disaster*, New York, Vintage books.

DEHON, Claire (2002). *Le réalisme africain. Le roman francophone en Afrique subsaharienne*, Paris, L'Harmattan.

DJOUA FEUDJIO, Yves Bertrand (2010). « Comprendre autrement la ville africaine », dans *N-AERUS*, XI : 341-350.

ÉBODÉ, Eugène (2006). *Silikani*, Paris, Gallimard.

-- (2004). *La divine colère*, Paris, Gallimard.

FANON, Frantz (2002). *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte/Poche.

GUATTARI, Félix (1989). *Les trois écologies*, Paris, Galilée.

HORTA, Oscar (2012). « Éthique de l'écologie de la peur versus paradigme antispéciste. Changer les objectifs des interventions dans la nature », *Cahiers antispécistes*, n° 35, <<http://www.cahiers-antispécistes.org>>, consulté le 05-11-2013.

HORVATH, Christina (2007). *Le roman urbain contemporain en France*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.

KEMEDJIO, Cilas (2001). « De *Ville cruelle* de Mongo Beti à *Texaco* de Patrick Chamoiseau : Fortification, ethnicité et globalisation dans la ville postcoloniale », dans *L'Esprit Créateur*, vol. 41, n° 3 : 136-150.

MEGOPÉ FOONDÉ, Jean Philémon (2011). *Douala. Toponymes, histoire et cultures*, Yaoundé, Ifrikiya.

NGANANG, Alain Patrice (1997). *La promesse des fleurs*, Paris, L'Harmattan.

RAGON, Michel (1977). *L'architecte, le prince et la démocratie. Vers une démocratisation de l'architecture ?*, Paris, Albin Michel.

TERRASSON, François (2012). *La peur de la nature. Au plus profond de notre inconscient, les vraies causes de la destruction de la nature*, Paris, Sang de la Terre.